

WILLIAM BUZY

PONOS

HORS DES CONTRAINTES SOCIALES,
UNE AUTRE VIE EST-ELLE POSSIBLE ?



ISEDITION

© 2017 – IS Edition
Marseille Innovation. 37 rue Guibal
13003 MARSEILLE
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-110-6
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-111-3

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty
Corrections : Marina Di Pauli / Catherine Sicsic
Illustration de couverture : © Shutterstock

Collection « Romans »
Directeur : Harald Bénoliel

Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Google.com/+is-edition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

WILLIAM BUZY

PONOS

ISEDITION

RÉSUMÉ

Ponos : douleur, peine. Dieu de la mythologie grecque représentant le dur labeur.

Joseph, un jeune homme installé à Paris, mène une vie triste et sans saveur, entre impuissance et lâcheté. Désabusé et misanthrope, il regarde la vie et ses contemporains avec un recul teinté d'indifférence.

Lorsqu'il apprend qu'il est atteint d'une maladie incurable, il quitte tout et navigue à travers l'Europe au gré de ses rencontres.

Hors des chemins péremptoires du travail, il découvre alors que d'autres voies existent...

ÉPIGRAPHE

« Tous considéraient le loisir, le libre usage de son temps, ce qu'ils appelaient l'otium, comme une condition absolue de l'accomplissement humain. L'un des plus célèbres contemporains de Paul, Sénèque, dit là-dessus quelque chose d'assez mignon, c'est que si par malheur il se trouve réduit à travailler pour vivre, eh bien il n'en ferait pas un drame : il se suiciderait, voilà tout. »

Emmanuel Carrère, *Le Royaume*

1.

Je n'ai pas peur de la mort. La mort, finalement, est assez semblable à la période qui précède la naissance. Une forme de sommeil sans rêves. À un détail près : ce sommeil-là est éternel. Mais l'éternité, ça fait surtout peur aux vivants. Quand on est mort, l'éternité, ce n'est pas si long que ça. Je ne me suis pas ennuyé avant ma naissance, je ne vois pas pourquoi je m'ennuierais après ma mort. Si j'ai beaucoup réfléchi à la question dernièrement, c'est que je vais moi-même mourir. Comprenons-nous bien : tout le monde meurt et cela, je le savais déjà. Mais dans mon cas, la date de ma mort a, en quelque sorte, été avancée.

Dans quelques mois, un an tout au plus, je serai mort. Personne ne peut rien y faire, et d'ailleurs, tout le monde s'en fout. Alors c'est vrai, je me raccroche aux hypothèses les plus branlantes, je me dis que la mort est un bon moment à passer. C'est le genre d'idée rassurante qui me permet de dormir la nuit. Ou le jour, cela dépend.

Cette fois-ci, j'avais dormi la nuit et mon réveil sonna à sept heures, me tirant d'un sommeil agité. Dans mes rêves, il était question de balcons, de voisins plus ou moins mécontents, d'une carafe d'eau dont je ne me souvenais plus le rôle, et de sexe bien entendu, quelque chose d'imprévu au beau milieu de la rue. Le temps que je repense à tout ça, que j'essaie

de tout remettre plus ou moins dans l'ordre et d'en comprendre le sens, les lettres rouges affichaient « 7 h 08 ». Je sautai dans la douche, dans un jean et enfin dans mes chaussures avant de partir en claquant ma porte. Le couloir était désert, comme toujours. Je logeais dans un petit studio situé dans l'aile de service d'un immeuble ancien du XVI^e arrondissement de Paris.

Au début des années 80, un investisseur avisé avait eu l'idée d'acheter tout l'étage, composé de quatre chambres de bonnes. Il en avait fait deux studettes d'une quinzaine de mètres carrés chacune. Il en louait une et se servait de l'autre de temps en temps ; je l'avais aperçu à plusieurs reprises avec une jeune femme, jamais la même. Il était marié, le pauvre homme. Quand on se croisait à ces occasions, il me regardait de ses yeux ternes, avec un sourire répugnant et sincère. J'étais un locataire idéal, me semblait-il : je payais toujours à temps et n'appelais jamais. Je faisais les petites réparations moi-même, je me débrouillais. Bref, au début des années 80, il avait eu du flair.

Pour sortir de l'immeuble, je devais traverser un long couloir aux murs abîmés, prendre un escalier dérobé pour remonter d'un étage afin d'y trouver un ascenseur de service, lequel me ramenait au rez-de-chaussée. Il ne me restait plus alors qu'à traverser une cour réservée, en principe, aux poubelles et aux deux-roues avant de rallier le hall d'entrée, celui avec un tapis rouge, celui des vrais habitants de l'immeuble, ceux du bâtiment principal. On y voyait un grand miroir, de jolies fleurs dont j'ignorais le nom et des moulures au plafond. Il y avait un digicode ; je payais six cents euros de loyer. J'avais clairement fait une affaire.

Dans le métro, j'avais brillamment gagné ma place dans un coin, contre la porte du fond. Je feuilletais un journal gratuit que j'avais ramassé par terre. L'éditorialiste s'en prenait avec virulence aux grévistes de la SNCF. Il n'avait pas de mots assez durs pour condamner cette « poignée de privilégiés » qui s'accrochait à ses « passe-droits d'un autre temps ». Il disait avec ardeur son incompréhension de ce mouvement, « comble de l'égoïsme », qui plongeait les utilisateurs « dans la galère ». Une « prise en otage » pure et simple. Pas un mot sur le pourquoi de leur

grève. Personne n'en savait rien et d'ailleurs, ça n'intéressait personne. Seul comptait le « ras-le-bol des usagers », lesquels pestaient contre cette grève qui les empêchait de profiter de leurs congés payés – congés payés obtenus grâce au droit de grève, mais ce détail semblait avoir échappé à tout le monde. Je reposais le journal avec un mélange de dégoût et d'indifférence. Autrefois, c'était seulement du dégoût. Petit à petit, l'indifférence gagnait du terrain.

Je passais beaucoup de temps dans le métro. Malgré l'affluence, les couloirs interminables et nauséabonds, les coupures de courant et les accidents de voyageurs, c'était le moyen de transport le plus pratique et surtout le moins onéreux. Pour soixante-dix euros par mois, je pouvais voyager dans tout Paris et la petite couronne. En principe, cinquante pour cent de ce forfait était obligatoirement payé par l'employeur. Mais le mien m'avait refusé ce petit remboursement, arguant que je ne travaillais pas à temps plein.

J'étais intérimaire dans la manutention ; ma boîte s'était spécialisée dans l'aménagement de plateaux de télévision. Lorsqu'une chaîne ou une société de production installait, désinstallait, déménageait ou réaménageait un plateau, elle faisait appel à mon employeur qui, lui, faisait appel à moi. J'étais payé à la mission : 80,70 euros bruts par jour pour une amplitude horaire qui dépendait de ma rapidité d'exécution : jamais moins de huit heures, souvent plus de dix. Le principal avantage résidait dans l'absence quasi complète de contact avec des personnes extérieures pendant l'installation : les plans étaient validés par les commanditaires en amont, et je n'avais plus qu'à les suivre. Il n'était pas rare, pourtant, qu'un présentateur vedette, un producteur ou je ne sais quoi d'autre vienne quémander le déplacement de tel ou tel panneau, de tel ou tel éclairage, de telle ou telle caméra. Dans ces cas-là, je me contentais de hocher la tête d'un air poli, avant d'exprimer fermement mon inhabilité à modifier le plan validé de quelque manière que ce soit, en utilisant cette fois-ci mon air navré. C'était là mon seul contact avec ces gens aussi pédants que souriants, qui ne parvenaient pas à cacher leur mépris – car ils me méprisaient forcément, et je ne pouvais pas vraiment leur en vouloir : que l'on parle d'argent ou de sexe, critères universels d'évaluation de réussite sociale, j'étais loin derrière eux.

Je gagnais peu et baisais encore moins ; je ne m'en plaignais pas, du reste. Généralement, ils restaient figés quelques secondes, un petit sourire en coin, comme s'ils se demandaient si je plaisantais. Concluant sans doute que je n'étais finalement pas apte à comprendre le caractère simplissime de leur requête, ils s'en retournaient formuler leurs doléances auprès de quelqu'un de plus compétent : un rédacteur en chef, un chef de rubrique ou un chef de service – puisque dans l'audiovisuel, tout le monde est plus ou moins chef de quelque chose. Bref, j'arpentais les couloirs des télévisions mais conservais une totale indépendance. En somme, je croisais des gens particulièrement cons, mais ne travaillais pas avec.

Ce jour-là, j'installais les nouveaux écrans de la régie d'*Africa 24*, une chaîne d'information en continu consacrée à l'Afrique. La rédaction était installée dans un immeuble sordide de la banlieue parisienne. L'accueil y avait été particulièrement froid, et à peine avais-je eu le temps de déballer mon matériel que la rédactrice en chef, une quadra frisée et visiblement mal-baisée, s'agaçait déjà du temps que je prenais pour faire mon travail que, naturellement, elle estimait bien moins important que le sien. Son travail, justement, n'avait pas l'air clairement défini. Elle multipliait les allers-retours sur toute la longueur de l'*open-space*, griffonnait des initiales étranges sur un tableau Velleda, définissant ainsi, j'imagine, les sujets du prochain journal, s'en prenait à tous les journalistes qui, visiblement, n'allaient pas assez vite à son goût. En définitive, elle s'agitait beaucoup pour pas grand-chose. À la seule question que je lui avais posée – je me demandais comment on pouvait couvrir l'information africaine depuis Paris –, elle avait d'ailleurs été incapable de répondre, ou en tout cas, elle n'avait pas jugé nécessaire de le faire. Cependant, l'installation se passa plutôt bien et fut relativement rapide. La seule difficulté résidait dans l'impossibilité quasi permanente d'effectuer les tests, les moments de *off*, dans une chaîne d'information en continu, étant rares. Tout ceci m'emmena jusqu'à un peu plus de dix-huit heures, et je pouvais espérer être chez moi avant vingt heures.

Le trajet de retour, encore en métro, était généralement aussi agréable que l'aller : une présence au mètre carré qui défiait les lois de la

physique, un cocktail d'odeurs toujours plus innovant et une joie de vivre ambiante que l'on ne retrouve qu'à de rares occasions – aux enterrements et à l'opéra, par exemple. C'était globalement un pur bonheur pour les sens. Ce soir-là, un homme d'une quarantaine d'années se tenait face à moi, rasé de près, le dos bien droit et le menton en l'air. Il semblait être arrivé là par erreur, ou tout du moins par un concours de circonstances, et masquait difficilement son dégoût. Je voyais dans ses yeux qu'il se sentait puissant, avec son costume à deux mille balles. Sa veste souple, cintrée, était parfaitement coupée, laissant entrevoir ce qu'il fallait de manche et de col. Sa chemise, c'était évident, était parfaitement repassée – pas par lui, c'était évident aussi. La cravate sombre ponctuaient parfaitement l'ensemble, ajoutant à l'effet à la fois autoritaire et élégant qu'il dégageait. Le pantalon tombait parfaitement sur ses chaussures parfaitement cirées. Oui, tout était parfait sur ce Monsieur, qui en était tout à fait conscient. Même son caleçon devait valoir une journée de mon salaire : il avait besoin de mettre sa bite dans du « Calvin Klein », c'est plus confortable. Alors que je croisais son regard, je sentis toute l'assurance que lui conférait son accoutrement. À la sortie de ce mode de transport qui ne le méritait pas, il marcherait tête droite, torse bombé, se délectant du bruit de ses mocassins qui claqueraient sur les pavés.

Mes chaussures ne claquaient pas sur les pavés. Il n'y avait d'ailleurs pas de pavés dans ma rue. En sortant de ma bouche de métro, je retrouvai à la surface des trottoirs lisses et propres – une chose rare dans Paris, un avantage de mon quartier. Je longuai les grilles d'une ambassade, puis dépassai le fleuriste, le poissonnier et le libraire, trois commerçants à qui je n'achetais jamais rien. Je n'avais jamais compris le culte que l'on vouait aux fleurs : je les trouvais chères, périssables et, contrairement aux animaux d'une manière générale, incapables de survivre seules ; il fallait sans cesse les arroser, les orienter de telle ou telle façon, leur assurer une dose pertinente d'ensoleillement... Bref, elles demandaient au moins autant d'attention qu'une femme, et la relation qu'on pouvait avoir avec elles était, *a priori*, platonique. Je détestais par ailleurs le poisson et, d'une manière générale, tout ce qui se trouvait dans la mer et à proximité, en particulier les crabes, que je trouvais peureux et vicieux.

Quant aux librairies, je n'en voyais tout simplement pas l'intérêt. Pour les livres, j'allais régulièrement à la bibliothèque : on y trouvait à peu près tout, gratuitement. Je n'éprouvais pas le besoin de posséder ce que je lisais. Le cas échéant, j'arpentais les marchés et leurs bouquinistes, riches de pures merveilles que l'on échangeait contre une poignée de centimes. La presse, je ne la lisais plus. Elle ne remplissait plus son rôle depuis longtemps, et j'avais cessé de lui accorder ma confiance – et mon argent. Un seul canard – ou plutôt un seul magazine – avait encore mes faveurs. Un mensuel nommé *Parole(s)*, dont les fondateurs avaient réussi à préserver l'indépendance de fond et de forme grâce à un soutien fort des lecteurs, qui payaient à prix d'or des abonnements à vie alors même que l'espérance de voir ce travail perdurer s'amenuisait de jour en jour. Son ambition était simple : découvrir, comprendre et raconter – c'était son slogan – le monde, au moyen d'un reportage, d'une enquête et d'un témoignage chaque mois. Ses reportages étaient inédits, ses enquêtes approfondies et ses témoignages pertinents ; il n'y était jamais question de numéro spécial immobilier, de classement des écoles de commerce ou de dossier sur les couches de la population qui profitent du système. C'était suffisant pour mériter un abonnement. Quoi qu'il en soit, je le recevais directement dans ma boîte aux lettres et n'avais donc nul besoin d'entrer dans une librairie.

À la première bifurcation, je tournai à gauche dans ma rue, dont une boulangerie faisait l'angle. Je n'y achetais jamais rien non plus, principalement parce que le prix du pain y atteignait des sommets indécents : 1,60 euro la baguette, 1,90 euro la tradition, 2,80 euros le pain aux céréales. Quant aux pâtisseries, l'achat d'un millefeuille nécessitait au préalable, pour le commun des mortels, l'obtention d'un prêt bancaire à la consommation. J'achetais donc généralement mon pain à un épicier caché un peu plus loin : la baguette y était certes un peu molle et fade, mais elle restait dans une fourchette de prix plus abordable. Pour les millefeuilles, je me contentais des produits surgelés que l'on me servait dans les restaurants d'entreprise des chaînes de télévision dont j'installais les plateaux.

Passée la grande grille de mon immeuble, je franchis la porte à digicode, traversai le hall et parcourus l'interminable tracé qui menait à

mon couloir secret et au studio qu'il desservait. Lorsque j'en refermai la porte derrière moi, il était un peu moins de vingt heures. Mon réveil avait sonné treize heures plus tôt. Entre-temps, je n'avais rien fait, hormis être trimballé par un métro sordide et avoir installé des écrans dans une régie de télévision, au milieu de gens intéressés mais pas vraiment intéressants. J'avais gagné soixante euros nets, de quoi couvrir mon électricité. Mon réveil sonnerait à nouveau dans onze heures. Et tout recommencerait.

2.

Du moins en théorie. Car en pratique, le lendemain, je ne travaillais pas. Joies de l'intérim. J'accumule en moyenne une quinzaine de missions par mois, parfois moins, rarement plus. Je dois cependant rester à l'entière disposition de mon employeur qui, en cas d'urgence, peut m'appeler à tout moment. Bien sûr, je peux refuser une mission. Je peux même partir deux semaines en vacances et en refuser plusieurs. Mais à ce petit jeu-là, je ne suis pas en position de force. Nous sommes une vingtaine de manutentionnaires à nous partager les missions, de manière très inéquitable, au bon vouloir du responsable de planning. Il existe une sorte de classement virtuel au sommet duquel trônent les employés les plus disponibles, les plus efficaces, et donc les plus utilisés. À chaque coup de fil, il y a des points en jeu : un refus me fera perdre des places. Et bien entendu, plus je descends dans le classement, moins on m'appelle. Un jour, peut-être, le rapport de force s'inversera. Je serai le seul manutentionnaire de Paris et les entreprises devront rivaliser de primes, de souplesse et d'avantages pour s'offrir mes services. En attendant ce jour, j'oublie l'idée de vacances ou de week-end entre amis, je prie pour que mon téléphone sonne, et surtout, quoi qu'il arrive, je ferme ma gueule.

Alors que mes pâtes cuisaient, je m'installai devant la télévision, zappant sans conviction, regardant défiler les têtes, dont certaines me sont familières au même titre que les plateaux sur lesquels elles se trouvent. Rien de tout cela n'avait d'intérêt, mais ça n'en était pas vraiment le but, au fond. Je finissais toujours par éteindre l'écran, parfois énervé, parfois simplement las. Généralement, je m'approchais alors de la fenêtre.

De là, j'avais une vue imprenable sur l'immeuble d'en face. Dans le noir complet, j'observais les vies de ces gens que j'avais l'impression, à force, de connaître un peu. La vieille du quatrième était comme toujours sur son fauteuil à fleurs, face à la télévision. Elle tuait le temps, avant l'inverse. Deux étages plus hauts, une femme d'une quarantaine d'années arpentait son appartement sans jamais se poser. Autrefois, il y avait un homme avec elle ; depuis quelque temps, je ne le voyais plus. Je m'imaginai que son mari était parti lorsqu'il avait compris qu'elle vieillissait. Désormais, elle était seule, le corps abîmé, la peau flétrie, l'esprit ravagé par les conneries qu'elle lisait, par son travail qui la bouffait. Elle attendait avec impatience ses deux semaines annuelles de Club Med, peut-être même qu'elle y trouverait le moyen de s'envoyer en l'air, c'était probable. C'était sa seule chance d'ailleurs. Le reste du temps, elle mangeait bio, regardait des émissions de déco et de cuisine, multipliait les allers-retours dans son deux-pièces à crédit, et travaillait pour rembourser ledit crédit et payer ses fameuses deux semaines au Club Med. Elle n'avait même pas un enfant pour s'occuper l'esprit. Il lui restait quarante ans à vivre, mais elle était déjà morte.

Il m'en restait un peu plus – du moins, c'est ce que je croyais à ce moment-là –, et si je n'étais pas aussi avancé qu'elle sur le chemin de la décrépitude, de l'ennui et de l'inutile, je n'avais pas pour autant l'impression de vivre. J'avais vingt-huit ans, et mon existence s'était résumée jusqu'ici à une succession d'expériences obligatoires dictées par la société, et par mon appartenance à la classe moyenne.

Mes premiers souvenirs remontaient à l'école maternelle ; j'avais ensuite appris à lire, à écrire, à compter. Au collège, je faisais partie de la

masse des invisibles : je n'étais pas spécialement brillant, je ne sortais pas du lot en sport, j'étais loin d'être le roi de la cour de récréation ; physiquement, j'étais quelconque, et j'étais enfin trop timide pour que l'éloquence me sauve. J'ai traversé cette période sans vraiment la vivre. Au lycée, j'ai créé des liens que je croyais forts avec des gens que je n'ai jamais revus après mon bac, ou alors par accident, au détour d'une rue. On se saluait alors d'un air gêné, on échangeait quelques nouvelles sans intérêt avant de s'échapper aussi vite que possible.

Pendant ces dix-huit premières années de ma vie, j'avais côtoyé alternativement mon père et ma mère, lui plus souvent qu'elle. Je n'avais qu'un vague souvenir de leur séparation, je n'avais d'ailleurs pas vraiment demandé d'explications. J'avais compris qu'elle était partie pour un autre, avec plus d'argent bien entendu. Cet homme de rechange l'avait lui-même quittée quelques années plus tard pour une autre, plus jeune. Désespérément classique, du cliché à volonté : tous couraient après l'argent et le sexe.

Je vivais dans une petite ville quelconque, perdue dans une région provinciale quelconque. Mon père s'occupait de moi la plupart du temps. Tout cela se résumait à un repas en commun pris chaque jour en semaine, deux le week-end. Il travaillait dans le bâtiment, partait tôt, rentrait tard, et continuait le week-end, au noir, pour « joindre les deux bouts » comme on dit. Pour nourrir son fils, pour payer ses clopes surtout, ses crédits aussi. On ne partait pas en vacances, un peu par manque d'argent, surtout par manque d'envie. Quand il ne travaillait pas, il restait dans sa maison à faire son petit bricolage, à lire ses journaux à la con, à regarder ses émissions à la con. Bref, une vie de con avant une mort encore plus con, un cancer qu'il n'a même pas combattu. Il n'en avait ni la force ni les moyens. Il a abandonné, le lâche, il s'est résigné. J'avais vingt ans, j'avais quitté la maison pour étudier. Il est mort comme il avait vécu : seul et sans en avoir rien à foutre. Je ne sais même pas pourquoi je suis allé à l'enterrement ; le seul que j'aurais voulu voir, c'était lui. Les autres, je ne les connaissais pas pour la plupart, ou très peu. Je reconnaissais vaguement un oncle ici, un cousin éloigné là.

Et ma mère, bien sûr. Elle vieillissait encore, elle était seule aussi. Je me demandais parfois si elle regrettait d'être partie. Je ne crois pas. Pendant mon adolescence, je ne la voyais que pendant les vacances. Les miennes en tout cas ; pendant les siennes, elle préférerait partir sans enfant. Je ne lui en veux pas vraiment ; à quoi donc aurais-je bien pu lui servir ? Que peut faire un gamin prépubère en vacances avec sa mère, hormis lui gâcher ce temps si précieux ? Une fois, cependant, elle m'avait emmené. C'était en Espagne, et cela reste à ce jour mes seules vacances à l'étranger. Tout ce que j'y avais vu m'avait semblé particulièrement sale et moche. À commencer par les Espagnols, bien entendu. Je n'en garde pas un très bon souvenir, et ma mère, qui avait passé son temps à fumer sur le balcon de l'appartement de location, probablement pas non plus. Depuis que j'avais quitté la région pour mes études, je ne l'avais pas revue. Nous ne nous appelions pas non plus. Mon père était la seule chose que nous avions encore en commun, et maintenant qu'il était mort, le dernier lien qui nous unissait, si infime fût-il, avait définitivement disparu.

Je la fixai longuement, au cimetière, alors que le corps de mon père, confortablement installé entre quatre planches de bois, descendait dans le caveau familial, retenu par les cordes que tenaient deux hommes en costume sombre. Il faisait beau, l'air frais s'engouffrait dans mon col ouvert. Une colombe posée sur l'arbre qui nous surplombait s'envola. Ma mère tourna la tête. Elle ne m'avait jamais semblé aussi vieille et aussi vide qu'en cet instant précis. C'était la dernière fois que je la voyais.

Les jours qui suivirent les obsèques furent assez pénibles. Seul dans la maison de mon père, je recevais sans cesse la visite de gens qui venaient me présenter leurs condoléances, louer la bonté et la générosité d'un homme dont je ne m'étais jamais vraiment senti très proche. Le courrier affluait en masse ; je n'en lisais que la moitié, jetant directement le reste après avoir pris soin de noter l'adresse de l'expéditeur, écrite au dos de l'enveloppe. J'avais acheté deux cent cinquante cartes de remerciements préremplies pour répondre aux gens qui s'étaient manifestés. C'était, je crois, la chose à faire, l'attitude socialement adaptée à l'occasion.

Le rendez-vous chez le notaire fut bref. Se sachant condamné, mon père avait tout prévu. J'étais son unique héritier. La maison et ce qu'il y avait à l'intérieur me revenaient intégralement. Ses dettes aussi. Pour payer – au même titre que les droits de succession – les différentes commissions et les frais engendrés par tout ça, je devais vendre la maison. Le notaire connaissait du monde, il se chargerait de tout. « Au bout du compte, il ne restera pas grand-chose », m'avait-il prévenu.

Effectivement, quelques mois plus tard, j'avais reçu un peu plus de dix mille euros sur un compte bloqué. Cet argent devait servir à financer un projet immobilier qui restait encore aujourd'hui un projet, mon banquier ayant trouvé très drôle le dossier de demande de prêt que je lui avais fait parvenir. Visiblement, ma condition de manutentionnaire en intérim sans garanties ne l'incitait pas à débloquer les fonds nécessaires à l'achat d'un appartement à Paris. Autrement dit, des fonds importants. Par conséquent, le maigre héritage de mon père dormait sur un compte bloqué et, à défaut d'être capable de rembourser six cents euros de crédit immobilier chaque mois, je continuais de dépenser cette même somme en loyer. *Une autre finesse de la finance qui m'échappe*, songeais-je en m'allongeant dans mon canapé-lit, me recouvrant du drap usé.

3.

À mon réveil, le soleil brillait déjà à travers les rideaux blancs qui ornaient ma fenêtre, laquelle, une fois ouverte, laissa s'engouffrer le vent froid du mois d'octobre. Je ne prenais jamais de petit-déjeuner et filai donc directement sous la douche avant d'enfiler des vêtements chauds.

Dehors, tout était gris. Dans les rues presque vides, je ne croisai ce matin-là qu'une vieille dame avec son chien et deux livreurs qui déchargeaient leur camion devant une supérette de quartier.

Les terrasses des cafés, elles aussi, étaient désertes. Je m'y serais bien installé, mais le prix du chocolat chaud, qui frôlait les sept euros, était rédhibitoire pour mon budget. Je gagnais en général moins de mille euros par mois. Hormis mon loyer, je devais régler les charges afférentes et l'électricité. Je n'avais pas internet et mon forfait de téléphone portable ne coûtait pas grand-chose. Une fois payées ma carte de transport et mes diverses assurances ou mutuelles, il me restait quelques dizaines d'euros pour vivre. Autant dire que d'un point de vue alimentaire, je me contentais du strict nécessaire et préférais systématiquement le moins cher au meilleur. Quant à mes loisirs, ils étaient quasiment inexistantes : le moindre verre dans un bar nécessitait une importante réorganisation budgétaire. Je n'étais pas malheureux, du reste ; mon quotidien était

simple, sans saveur, mais sans mauvaise surprise. J'y étais habitué et d'ailleurs, je ne me posais pas vraiment de questions.

Quand je commençais à trop y penser, j'allais généralement voir Marguerite. On passait la soirée ensemble, la nuit aussi, parfois. Elle était gentille, douce et naïve. Ses histoires me redonnaient le sourire ; le sexe n'était pas mal non plus. Pas extraordinaire, juste moyen, mais je n'en demandais pas plus. C'était, en quelque sorte, ma petite amie. On se voyait peu, d'une part parce qu'elle habitait loin, d'autre part parce que je préférais souvent être seul. Elle ne semblait pas s'en émouvoir outre mesure et était toujours agréablement surprise lorsque je l'appelais. Avec elle, tout était évident, les samedis soir se transformaient simplement en dimanches matin. Nous n'avions besoin de rien d'autre. Ce qu'il y avait entre Marguerite et moi, en somme, me convenait parfaitement. Je n'avais pas beaucoup de temps à accorder à ce genre de relations sociales, et comme elle était finalement assez facile à combler, cela me permettait d'avoir une vie sexuelle régulière, bien que très normale, sans trop d'efforts. Quant à l'amour, celui que l'on dit véritable – si tant est qu'il existe quelque chose de la sorte –, il m'était complètement étranger. J'avais bien été amoureux, une fois. J'avais onze ans, j'étais en sixième. J'avais un sac trop lourd, des habits trop grands hérités d'un voisin et du gel plein les cheveux. J'y tenais particulièrement, à mon gel. Quand je jouais au foot à la récréation, j'évitais coûte que coûte d'avoir à frapper le ballon de la tête ; c'était tout un art.

Je n'étais pas vraiment ce que les filles appellent un garçon cool. D'autant que j'avais de bonnes notes, et que je faisais à peu près régulièrement mes devoirs – même s'il est arrivé, une fois ou deux, que je recopie à la hâte un exercice, accroupi dans un couloir, avant le cours. Que les exercices soient faits, c'est à peu près l'unique souci d'un garçon moyen de onze ans, le besoin vital de mettre une image claire sur la vague notion de sexe féminin n'intervenant, généralement, que deux ou trois ans plus tard.

C'est à cette époque bénie, donc, que je suis tombé amoureux. Elle était brune, bien entendu, et s'appelait Lily. Elle avait la beauté des femmes accomplies et l'innocence des filles de son âge. Elle était gentille,

au sens le plus strict du terme. C'était le genre de personne à partager son goûter, à prêter ses cahiers, à laisser copier pendant les contrôles, à jouer à n'importe quoi avec n'importe qui – tout en conservant, à chaque moment, une grâce indescriptible, une pureté que rien ne saurait jamais souiller. Lily était simplement une fille innocente, belle et gentille, comme il en existe des milliers ; mais les garçons de onze ans ne le savent pas encore, alors ils en tombent amoureux. D'ailleurs, la quasi-totalité des garçons de ma classe de sixième aimait Lily. C'était acquis, suffisamment officiel pour que tout le monde le sache – sauf Lily, bien entendu.

Elle était de celles qui sont conscientes de leur beauté mais également assez naïves pour croire que c'est un fait d'une importance toute relative. Quatorze garçons auraient été prêts à braver un interdit quelconque sous le nez du conseiller principal d'éducation le plus effrayant du collège simplement pour avoir le droit de lui tenir la main le temps d'une récréation, et elle n'en avait pas la moindre idée. En sixième, je n'ai jamais osé lui adresser la parole. En cinquième, je suis devenu son ami, méthode largement éprouvée, qui a d'ailleurs brillamment fait ses preuves pour nombre de mes congénères. En quatrième, dans des petits mots griffonnés à la hâte sur un bout de papier arraché et transmis secrètement via un effaceur pendant les cours de sciences, j'ai habilement multiplié les sous-entendus – tout en conservant une porte de sortie – dans des termes qui manquaient de courage, donc, mais pas de finesse. En troisième, enfin, j'ai lutté pendant deux trimestres contre la « peur de détruire notre amitié », comme elle disait, avant de la faire céder dans un face-à-face digne des plus grands moments de cinéma, derrière le bâtiment B, grâce notamment à une sortie dramatique maintes fois répétée devant un miroir. J'avais alors gagné le droit de lui tenir la main, tant que ces envolées romantiques restaient ignorées de nos camarades de classe.

À la boum de fin d'année, événement au sommet de la vie adolescente, j'avais enfin découvert le goût des lèvres de Lily puisque nos amis, trop occupés à regarder Lizarazu se faire lober comme un poussin en quart de finale de l'Euro de football, nous avaient laissé une intimité jugée suffisante. À cet instant précis, je basculai dans ce monde parallèle où

plus rien n'a d'importance. Où le temps et les images défilent à une vitesse incommensurable, et où seule compte la sensation de bonheur infini qui nous submerge. J'aurais parfaitement pu dire quelque chose comme : « Après ça, je peux mourir tranquille ». Ç'aurait été particulièrement stupide ; après ça, en réalité, tout commence. On devait se découvrir, s'aimer, grandir, faire la cuisine et des enfants, demander des prêts, partir en vacances, s'engueuler bien entendu, et coucher ensemble pour se réconcilier, évidemment. Elle deviendrait éducatrice spécialisée, pédiatre ou professeure de français. Je deviendrais n'importe quoi qui la rendrait fière. J'avais quinze ans, j'étais amoureux à en avoir mal au ventre. J'étais invincible.

L'été suivant, son père a été muté et elle a déménagé. Je ne l'ai jamais revue. Et, pour autant que je m'en souviens, je n'ai plus jamais été amoureux.

En remontant la longue allée parallèle à ma rue, je refermai mon col, profitant cependant de l'air frais qui fouettait mon visage. Au loin, droit devant moi, j'aperçus une vague connaissance. Je bifurquai alors à gauche, évitant soigneusement de croiser son regard. Flâner était l'un des rares avantages de ma condition, et je n'avais pas l'intention de gâcher ce moment avec une discussion sans intérêt.

En rentrant dans mon immeuble, je récupérai mon courrier avant de m'installer sur mon lit, redevenu canapé, pour le lire. Au milieu des publicités que, sans le moindre regard, je destinai à la poubelle, gisait le dernier numéro de *Parole(s)*. Je déchirai avec avidité le plastique qui l'entourait et fus surpris de découvrir, largement étalé sur la une du magazine, un lieu que je connaissais bien. Et pour cause : j'y avais passé une bonne partie de ma journée de la veille.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 89% du livre à lire sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Résumé.....	4
Épigraphe.....	5
1.....	6
2.....	13
3.....	18
4.....	22
5.....	28
6.....	30
7.....	37
8.....	42
9.....	51
10.....	60

11.....	62
12.....	66
13.....	70
14.....	74
15.....	78
16.....	82
17.....	86
18.....	92
19.....	100
20.....	105
21.....	115
22.....	122
23.....	131
24.....	134
25.....	138
26.....	140
27.....	146
28.....	150
29.....	153
30.....	156
31.....	161

32.....	163
33.....	166
34.....	168
35.....	170
À propos de l'auteur.....	173
Ce livre vous a plu ?.....	174
Découvrir nos autres livres.....	175